

Biographie

Carlo LEVI est né à Turin le 24 novembre 1902. Son père, Ercole LEVI est d'origine juive ; il est médecin. Sa mère, Annetta TREVES est la fille de Claudio TREVES, député socialiste réformiste au début du siècle, puis antifasciste qui s'exilera à Paris en 1933. Carlo L. étudie la médecine et reçoit son diplôme de médecin de l'Université de Turin en 1924. Mais il ne pratique pas son art, choisissant de devenir peintre et de poursuivre une activité politique commencée à l'université.

Dès 1922 Carlo L. collabore à la Revue *Revoluzione Liberale* de Piero Gobetti qu'il a connu à l'université. Ses rapports avec le mouvement antifasciste de Turin sont intenses. En 1929, il participe au mouvement anti-fasciste *Giustizia e Libertà* et il en devient l'un des chefs avec Leone Ginzburg, un juif russe émigré en Italie. Il est également membre du Partito d'Azione.

En même temps il continue à peindre et il expose à la Quadriennale de Turin en 1923. A partir de 1924, il participe régulièrement aux Biennales de Venise. En 1925, il séjourne fréquemment à Paris, parfois de longues périodes afin de peindre, subissant l'influence de l'Ecole de Paris et surtout de Modigliani.

En 1929, il expose ses œuvres à Turin, Genève et Milan, avec le Groupe des Six de Turin ; en 1930 à la Bloomsbury Gallery à Londres avec d'autres peintres italiens ; en 1931 à Rome à la Galleria di Roma, et à une exposition collective d'art italien à Syracuse près de New York. Ses premières expositions personnelles sont organisées à Paris en 1932 et en 1933.

La peinture est pour lui l'expression de sa liberté face au conformisme du régime fasciste et de son art officiel, le futurisme.

Arrêté en mars 1934 pour ses liens avec *Giustizia e Libertà*, il est relâché en mai. L'invitation qu'il reçoit d'exposer à la biennale de Venise cette année-là est révoquée, malgré une lettre de solidarité envoyée à la Biennale et signée par d'importants artistes français, dont Léger, Chagall et Derain.

Le 15 mai 1935, Levi est arrêté pour la seconde fois et condamné à trois années de confino, assignation à résidence, dans une région désolée du Mezzogiorno, en Lucanie, appelée aujourd'hui Basilicate, à Grassano puis à Aliano. En mai 1936, à l'occasion de la conquête de l'Ethiopie par l'armée italienne, il est libéré.

En 1939, Levi s'expatrie en France ; il en revient en 1941 pour s'établir à Florence. Il joue un rôle de premier plan dans le Partito d'Azione, est arrêté au printemps 1943 et emprisonné à la prison de Murate. Libéré le 26 juillet après l'arrestation de Benito Mussolini, il trouve refuge au Palais Pitti à Florence où il écrit son ouvrage *Le Christ s'est arrêté à Eboli*, tiré de son expérience de confinato qui l'a profondément marqué, comme aussi sa peinture. Le livre est publié en 1945.

Il est membre du Comité Toscan de Libération Nationale. Après la guerre, il mène une activité de journaliste, dirigeant le quotidien romain *Italia Libera* et collaborant à *La Stampa* de Turin. Il s'est établi à Rome et reprend ses activités de peintre, exposant en Italie et en 1947 à New York. La Biennale de Venise de 1954 monte une salle pour lui seul où il expose de nombreux tableaux peints pendant son séjour en Basilicate. Son activité artistique demeure intense au cours des années cinquante et soixante, jointe à une production littéraire constante et à une présence sur la scène politique.

En 1963 il est élu au Sénat sous l'étiquette du Parti Communiste, seul parti capable à ses yeux de secouer l'immobilisme de son pays ; il est réélu en 1968.

Il meurt d'une pneumonie à Rome le 4 janvier 1975. Selon ses dernières volontés, il est inhumé à Aliano (le Gagliano du roman). Sa maison s'y visite ; elle est restée comme il l'a quittée, désespérément vide.

Le Christ s'est arrêté à Eboli, la plus célèbre des œuvres de Carlo Levi, sera traduite en 37 langues. Ce récit sera porté à l'écran en 1979 par Francesco Risi avec, dans le rôle du narrateur, Gian Maria Volonte.

Quant à son œuvre picturale, elle est conservée au Centro Carlo Levi de Matera, près d'Aliano, et à la Fondation Carlo Levi de Rome.

Existe aussi à Aliano un Musée Historique Carlo Levi. En outre chaque année sont décernés des prix littéraires lors d'un Salon Littéraire où se déroulent aussi des Tables Rondes. Cette année a eu lieu le 84^{ème} Congrès Italien d'Esperanto.

Ses autres œuvres :

Levi renouvelle un genre littéraire : celui de la critique impitoyable dirigée contre les Grands et les petits bourgeois réactionnaires. Il sait aussi décrire avec sympathie et exactitude les rites et coutumes d'une civilisation paysanne en voie d'extinction.

En 1946, son essai *Paura della Libertà* s'inspire également de la Lucanie.

En 1950, *L'Orologio* (la Montre) est une chronique de Rome à la fin de la guerre.

En 1955, *Le Parole sono pietre* (Les mots sont des pierres) est un texte sur la Sicile
Comme en 1964 *Tutto il miele è finito* (Tout le miel est fini) s'intéresse à la Sardaigne.

En 1956, *Il futuro ha un cuore antico* (L'avenir a un coeur ancien)

En 1959 *La doppia notte dei tigli* (la double nuit des tilleuls) est une critique sociologique et politique de l'Allemagne.

En 1960, *Un volto che ci somiglia* (Un visage qui nous ressemble)

En 1979, *Quaderno a cancelli* (cahier à carreaux ou à rayures ?).

Seuls ont été traduits en Français, outre *Le Christ s'est arrêté à Eboli*, les trois premiers cités ci-dessus.

Résumé du livre

Un jeune médecin turinois antifasciste notoire, membre du mouvement Jeunesse et Liberté, est condamné à trois ans d'assignation à résidence. Il est relégué par les autorités fascistes dans une région reculée du sud de l'Italie, la Lucanie, appelée aujourd'hui Basilicate. Là-bas la malaria décime la population et les paysans vivent dans une misère indescriptible. Malgré lui il va devenir le médecin de ces pauvres gens. Ce livre est le récit plein d'humanité et d'empathie de ce qu'il a vécu dans ce village jusqu'à sa libération un an plus tard.

Contexte historique

Entre le 8ème et le 13ème siècles, des moines byzantins se sont installés dans des cavernes isolées qui sont à l'origine des villes troglodytiques de la région, principalement à Matera mais aussi à Masseria où l'on peut voir des églises rupestres peintes.

Loin du pouvoir central, cette région vit pendant des siècles selon un système féodal archaïque où la noblesse et le clergé ont tout pouvoir sur un peuple de petits paysans et ouvriers condamnés à la précarité.

La fin du 19ème et la première moitié du 20ème sont marqués par une émigration massive, unique chance pour les habitants des *Sassi* (littéralement cailloux, c'est ainsi qu'on nomme ces habitations) d'échapper à leur destin misérable.

Le paludisme sévit de façon récurrente dans cette région, favorisé par la grande misère physique des paysans qui vivent dans des conditions d'hygiène déplorables, partageant souvent leur habitation avec leurs animaux domestiques.

Le livre, paru en 1945, a un énorme retentissement tant en Italie que dans le reste du monde. Cette partie de la Lucanie devient le symbole de la pauvreté du *Mezzogiorno* (en gros le Sud de l'Italie) et de la carence des pouvoirs publics. La "question méridionale" surgit sous un jour nouveau et une enquête est diligentée dans l'Italie d'après-guerre, principalement à Matera. Elle aboutira en 1952 à la loi De Gasperi qui décide le relogement de la population dans des constructions neuves. S'ensuit un exode long et douloureux qui durera jusqu'en 1977 et touchera 16000 à 20000 personnes. De nombreux habitants préféraient l'inconfort de leurs maisons-grottes à l'anonymat des HLM.

Aujourd'hui l'Etat a pris conscience de la valeur culturelle et sociétale des *Sassi* et a lancé un audacieux projet de réhabilitation. Près de 3000 personnes vivraient désormais dans les *Sassi*, avec le confort. Le tourisme afflue et si la population y a gagné de nouveaux débouchés, l'authenticité des lieux n'est pas toujours respectée.

A l'époque visée par le livre, l'Italie vit une période troublée. A la suite de la Marche sur Rome par les Fascistes, Benito Mussolini est nommé chef du gouvernement en 1922. Il installe un fascisme de plus en plus intransigeant par des lois spéciales visant les opposants au régime comme Carlo Levi. Les *confinati* sont répartis sur le territoire et ont l'interdiction de se rencontrer : par ex. Cesare Pavese, en Calabre, et Levi nous signale la présence de quatre autres *confinati* à Gagliano, chacun inconnu des autres.

L'œuvre :

Le titre

Dès le début du récit, Levi emprunte aux paysans la formule qui reflète leur conviction : "Nous ne sommes pas des chrétiens disent-ils ; le Christ s'est arrêté à Eboli" et il précise que chrétien s'entend dans leur langage : "des hommes" ; "nous ne sommes pas considérés comme des hommes, mais comme des bêtes, des bêtes de somme..." p.9.

Si le Christ s'est arrêté à Eboli c'est parce qu'il n'est pas venu jusqu'en Lucanie. Eboli est encore en Campanie, à quelques dizaines de kilomètres de la frontière séparant ces deux régions, et c'est à Eboli que le train et la route s'arrêtent, donc le Christ n'a jamais franchi cette frontière.

En une page admirable (10), C.L. développe ce sentiment d'abandon d'un territoire reculé et hors du temps. Pour terminer cette démonstration, il écrit : "Mais sur cette terre sombre, sans péché et sans rédemption, où le mal n'est pas un fait moral, mais une douleur terrestre, qui existe pour toujours dans les choses mêmes, le Christ n'est jamais descendu. Le Christ s'est arrêté à Eboli".

Il n'y a aucune chronologie dans ce récit. Aussi j'ai choisi de l'exposer en abordant les diverses personnalités de Carlo LEVI telles qu'elles se découvrent à travers les épisodes de son parcours à Aliano, soit :

- l'écrivain
- le *confinato*
- le médecin
- le peintre
- l'ethnographe observateur

- **Carlo LEVI, l'écrivain :**

Carlo Levi est en même temps le narrateur et l'auteur du récit. Il est aussi un ethnographe observateur. Il dit lui-même qu'il a "une curiosité insatiable". Il ne peut comprendre la société "gaglianese" qu'en devenant lui-même un acteur auquel on s'adresse, auquel on se révèle. Il ne respecte aucune chronologie des événements. En vingt-six séquences, le livre présente une sorte de kaléidoscope de récits animés qui d'une part racontent la vie de ce village, d'autre part révèlent au lecteur le personnage que fut ce *confinato* aux yeux des habitants de Gagliano, des paysans surtout.

Les descriptions des lieux sont tout de suite suffisamment réalistes et décourageantes pour que le lecteur s'y trouve plongé et ressente une grande compassion pour ce pays oublié des hommes. Levi use volontiers d'images et de métaphores qui campent immédiatement l'exactitude de son propos. Il a aussi dessiné des portraits saisissants des habitants, tel un ethnographe.

Quittant Grassano pour Gagliano, il rencontre "une terre dépouillée... des grottes creusées dans les ravins "puis "la route se termine...le village est situé dans une sorte de fourche irrégulière... la campagne...avait disparu et on ne voyait que des précipices d'argile blanche, au-dessus desquels les maisons paraissaient suspendues en l'air... les eaux avaient creusé des trous, des cônes ... comme dans un paysage lunaire " .p.14 "La configuration du terrain fait de Gagliano une sorte de forteresse naturelle, dont on ne peut sortir que par certains passages"p.84

Fait écho à ce constat, ce que lui raconte sa sœur, venue le visiter : ce qu'elle a vu à Matera l'a horrifiée : "C'est ainsi qu'à l'école nous nous représentions l'Enfer de Dante". "Dans ces trous sombres, entre les murs de terre, je voyais les lits, le pauvre mobilier, les hardes étendues ... les chiens, les brebis, les chèvres... Et l'état des enfants assis sur le seuil de leur maison, les yeux mi-clos et les paupières rouges et enflées ; les mouches se posaient sur leurs yeux, et eux restaient immobiles," semblant ne pas s'en apercevoir. p 96

Les mouches, il en parle à plusieurs reprises et on a l'impression de les entendre : "dans le grand silence de la campagne, le bourdonnement continu des mouches, musique sans fin du temps vide, marquait l'écoulement des heures" Chez la veuve : "Je restais assis dans la cuisine, à contempler le vol des mouches, seul signe de vie dans le silence figé de la canicule" Il avait déjà constaté à son arrivée que "des milliers de mouches assombrissaient l'air et couvraient les murs", et remarqué "qu'une ampoule, que des générations de mouches avaient noircie, donnait une lumière pâle et jaunâtre" On les entend encore lorsqu'il contemple les chapelets de figues, de raisins séchant au soleil : "Innombrables comme le peuple de Moïse, des essaims de mouches passaient à gué les parties déjà solidifiées de cette mer Rouge, tandis que d'autres... s'y noyaient comme les armées du pharaon".p.72

Mais Levi sait aussi manier l'humour. L'histoire de la pissotière est savoureuse : "Au milieu de la place se dressait un étrange monument... solennel et énorme... C'était une pissotière : la plus moderne, la plus luxueuse, la plus monumentale pissotière qu'on pût imaginer... Quel enchanteur ou quelle fée avait porté dans les airs, des lointains pays du Nord, ce merveilleux objet et l'avait laissé tomber, comme un aérolithe, au beau milieu de la place de ce village dans un pays où il n'y a ni eau, ni installation hygiénique d'aucun genre sur des centaines de kilomètres à la ronde ? C'était l'œuvre du régime, du podestat Magalone... Je ne la vis jamais employée à un autre usage, ni peuplée autrement, que de cochons, de chiens, de poules ou d'enfants ..." Personne ne s'en servit jamais sinon Levi lui-même : "je le faisais, je dois l'avouer, poussé non par le besoin, mais par la nostalgie" p.54

Et dans un registre plus dramatique, l'épisode du malade du Pantano alors que Levi est interdit d'exercice est un pur vaudeville ; pour le podestat c'est cornélien et le récit de ce débat est comique p.249.

Levi est quelquefois lyrique. Lorsqu'il parle de la lune : "Une grande lune, frêle, transparente et irréelle, était suspendue dans l'air rosé ... pareille à un os de seiche, rongé par le sel, sur le rivage de la mer... J'étais très ami de la lune... c'est pourquoi je la peignis pour la saluer et lui rendre hommage, ronde et légère au milieu du ciel." p.82 ; ou encore le récit de son voyage pour un retour momentané à Grassano passant par le Vallon des Charognes où l'on jette les cadavres de bêtes mortes de maladie et immangeables : "Voici le cimetière... semblable à un mouchoir piqué de blanc en train de sécher sur le flanc de la montagne... Voici le sentier aux hautes haies de romarin où j'avais pris l'habitude de m'asseoir tout seul pour lire... Voici l'arbre où le vieux brigand avait tué son gendarme... Voici sur un monticule de terre la grande croix de bois avec son Christ..." p 183

- **Carlo LEVI: le confinato**

Brutalement transféré de Grassano, bourg qu'il avait "commencé à aimer", Levi arrive à Gagliano "un après-midi d'août dans une petite auto déginglée... les mains liées... accompagné par deux vigoureux représentants de l'Etat". p.11

Son premier gîte est une chambre sombre dans la maison de la veuve - il ne donnera jamais son nom - dont c'est le gagne-pain. Il devra héberger une nuit le percepteur en tournée, puis sa soeur venue lui rendre visite. Ce n'est pas inhabituel pour lui puisqu'il a partagé sa chambre à Grassano "avec des voyageurs de commerce des Pouilles, des marchands de poires napolitains, des charretiers... les gens les plus divers." p 42

La veuve avait perdu son mari, empoisonné par un philtre préparé par une sorcière paysanne qui avait eu le mauvais goût d'être la maîtresse du mari et que celui-ci venait d'abandonner.

Deux semaines plus tard, une véritable maison lui est attribuée "à peu près la seule maison confortable du pays", au bout du village, "la dernière au bord du précipice".

Il nous en fait une description détaillée. Il apprécie la grande pièce claire où il installera son atelier de peintre. Et cette maison "était dotée d'un bien inestimable : il y avait des cabinets, sans eau naturellement mais de vrais cabinets avec un siège en porcelaine. C'étaient les seuls de Gagliano et probablement on n'en aurait pas trouvé à plus de 100 km à la ronde".

Mais surtout, cette "maison avait l'avantage d'être au bout du pays, à l'abri des regards continuels du podestat et de ses acolytes". p 107 108

Levi a un compagnon, son chien, Barone, qui lui a été offert par les paysans de Grassano à son départ. Un chien peu commun. Et les paysans de Gagliano "s'aperçurent tout de suite de sa nature mystérieuse. Ils n'avaient jamais vu une bête pareille... il était un vrai baron, un être puissant qu'il fallait respecter" p.130.

Comme tout confinato, Levi est soumis à des obligations strictes : tous les matins il doit se rendre à la mairie pour signature, il lui est interdit de rencontrer les autres confinati. D'ailleurs, le podestat le met en garde p.18 "c'est de la racaille, des gens de peu, des ouvriers, du menu fretin. Moi au contraire, je suis un monsieur, on le voit tout de suite".

Il doit respecter les horaires, quelques permissions de dépassement seront exceptionnellement accordées, par exemple la fête de la Vierge avec sa procession, le théâtre ambulante...

Levi apprendra très vite qu'il y a d'autres confinati dans le village :

- le "jeune homme blond de belle prestance... un maçon communiste d'Ancône" qui tente d'expliquer aux paysans les théories de Darwin ce qui provoque la colère du podestat lequel ira même jusqu'à écrire au Commissariat de Matera, accusant le maçon de faire de la politique subversive
- le voisin d'en face du maçon, avec lequel il échange la nourriture, un étudiant en sciences politiques de Pise, communiste lui aussi p.59
- le "gros marchand d'huile de Gênes" dont les lettres, contenant les "abréviations conventionnelles des commerçants avec une quantité de chiffres, de dates, de numéros de chèques" firent croire à don Luigi qu'il s'agissait d'un langage chiffré et attirèrent les foudres du podestat p.221
- la "splendide et pudique Sicilienne ... que personne ne voit jamais et qui, pour mieux sauvegarder sa modestie, a obtenu de n'aller signer qu'une fois par semaine, au lieu de tous les jours, au registre de la mairie" p.25

Il existe aussi une censure pour le courrier : à l'arrivée de la "vieille postière... qu'un mulet va chercher chaque jour au carrefour du Tauro... tous courent au bureau de poste... seuls le podestat et le brigadier entrent... ils contrôlent avec curiosité toutes les lettres".

Avec la complicité de don Cosimino, le postier, Levi reçoit quelques lettres non ouvertes. Mais un nouveau règlement oblige les confinati à déposer les lettres qu'ils envoient chez le podestat lequel les fait parvenir à leurs destinataires selon son bon plaisir. Il admire tellement les lettres de Levi qu'il les recopie et ne les envoie quelquefois qu'au bout de huit jours !

C'est aussi au nom de ce même pouvoir que le podestat assiste à l'ouverture de la caisse de livres que Levi s'est fait envoyer, "pour contrôler s'il n'y avait pas de livres interdits". La scène est savoureuse car don Luigi fait cela en homme cultivé qu'il se persuadait être. P.111

Le statut de Levi évolue au fil du temps. A sa première apparition sur la place, le podestat lui assène le poids de son autorité. Mais il considère que don Carlo, le confinato, est aussi un hôte de Gagliano, il doit y être bien reçu d'autant que les seigneurs l'ont reconnu comme l'un des leurs. Chaque parti essaiera de se l'approprier. Son art, la peinture, est silencieusement admiré.

Parallèlement l'état d'esprit de Levi va subir une réelle transformation. A son arrivée, il est découragé, voire désespéré. "A Gagliano je dois passer trois ans. un temps infini. Ce monde est fermé : les haines et les guerres des seigneurs sont les seuls événements quotidiens ; et j'ai déjà lu sur leurs visages comme elles sont profondément enracinées et violentes..."p.30. Puis plus loin : "Je regardais le feu et je pensais à la série interminable de jours qui s'étendaient devant moi. Désormais l'horizon du monde humain serait ce cercle de passions obscures".p 39 Puis amer, il écrit : "J'ai l'impression d'être tombé du ciel comme une pierre dans un étang". p.28.

La visite de sa soeur, médecin comme lui, est une bouffée d'oxygène. Mais il retombe dans sa mélancolie. "Tout ce monde d'activités, de valeurs et de culture auquel j'étais lié, et qui, grâce à ma soeur m'était redevenu présent, sembla aussi s'évanouir, résorbé par le temps, dans les brumes lointaines du souvenir".p.102.

Le 31 décembre 1935, il attend le passage de l'an 1936. Ironie du sort, sa montre s'est arrêtée. Il écrit : "Ainsi finit cette année fastidieuse, pleine d'un ennui légitime, et 1936 commença, semblable à l'année précédente, comme à toutes celles qui étaient venues avant et qui viendront après, dans leur course indifférente et inhumaine".p.235

Très sensible aux "forces obscures" et à "la magie du règne animal", il se réfugie au cimetière "ce seul endroit fermé, frais et solitaire de tout le village... et aussi le moins triste." Pendant les journées de canicule, il a pris l'habitude de descendre et de s'allonger au fond d'une fosse "préparée pour le prochain mort". "Je passais des heures dans cette solitude, dans cette liberté." Et il s'y endort accompagné de Barone jusqu'à ce qu'il soit réveillé par une "voix étrange, sans sexe, ni timbre, ni âge". C'était un vieillard qui occupait les fonctions de "fossoyeur et de crieur municipal" qui "avait un pouvoir mystérieux, en rapport avec les forces souterraines, il connaissait les esprits, il domptait les animaux." p.75-76.

Levi évoque encore la magie : "La magie continue des animaux et des choses pèse sur le coeur comme un enchantement funèbre. Et contre cette magie, il n'est d'autre recours qu'une magie nouvelle" p.176. C'est celle que lui enseignera Giulia, sa servante sorcière, souvent à contre coeur.

Son retour de Grassano, où il a été autorisé à se rendre pour terminer des tableaux, est difficile. Désabusé, il écrit p.212 : "Gagliano me reprit... comme avant". Il avait été si heureux de prendre ses repas avec l'un ou l'autre des habitants de Grassano : "De cette époque, écrit-il, date mon horreur d'être seul à table. Au point que je préfère n'importe quel compagnon inconnu à la solitude." p.191. Il en sera de même au retour de Turin où il a été autorisé à assister à des obsèques : p.290 : "Gagliano me parut plus petit et plus triste que jamais dans son immuable atmosphère bourbonienne. Encore deux années ici ! L'ennui des journées toutes semblables qui m'attendaient s'abattit soudain sur mon cœur"

A l'approche du deuxième été, il constate : "Je travaillais, je peignais, je soignais les malades, mais j'en étais arrivé à un point d'indifférence extrême. J'étais comme un ver enfermé dans une noix sèche" p.300

Transparaît tout au long de ce récit l'immense compassion que Levi éprouve pour ces paysans qui l'ont adopté. Lors de son intervention au Pandano, il veille son malade en train de mourir et il dit : "j'aimais ces paysans, je sentais la douleur et l'humiliation de mon impuissance". Il ressent une immense empathie pour les enfants qui deviennent ses amis.

La libération arrive, Levi n'y est pas prêt : "Cette joie inattendue se mua en tristesse". Les paysans le supplient de ne pas partir : "reste avec nous. Epouse Concetta. Ils te feront podestat". Et il poursuit : "Je ne me hâtai pas.. Je regrettais de partir et je trouvai mille prétextes pour traîner. J'avais les malades que je ne pouvais pas laisser brusquement, des tableaux à terminer, puis un tas de choses à expédier, une infinité de toiles à emballer. Je devais faire confectionner une caisse et une cage pour Barone... Je restai encore une dizaine de jours." p.302 "Je dus promettre solennellement que je reviendrais, et je le promis en toute sincérité ; jusqu'ici je n'ai pu tenir ma promesse". Et "dans le train qui m'emmène écrit-il, je pensai avec angoisse et sympathie à ce temps immobile, à cette noire civilisation que j'avais abandonnée".

S'il n'a pu tenir sa promesse, en tout cas jusqu'en 1945, il a par son livre contribué à ce que "ses" paysans retrouvent une vie moins misérable et une dignité.

- **Carlo LEVI, le médecin**

L'arrivée à Gagliano de ce jeune médecin fut accueillie avec joie par les habitants jusque là livrés aux soins de deux praticiens bornés et incapables. C.L. ne voulait pas s'occuper des malades : "ce n'était pas mon métier, je connaissais mon manque de compétence... puis je savais que je pénétrerais ainsi dans le monde que se réservaient jalousement tous les seigneurs du pays. Mais je compris tout de suite que je ne pourrais pas résister longtemps."

Dès son arrivée il est confronté à un cas de paludisme pernicieux mortel. Le malade avait été emmené à dos d'âne chez un médecin de Stigliano qui, devant son état, l'avait renvoyé mourir chez lui. Mais l'essai de soin fait par LEVI s'avérera inutile, comme il en était persuadé. Pourquoi un médecin de Stigliano ? " ...des médecins, il y en avait à Gagliano, mais on ne les consultait pas parce que c'étaient des médecins pour des chiens, pas pour des chrétiens" p.17. Depuis la mort du pharmacien en titre, les paysans, méfiants, ne vont plus dans cette officine tenue par ses deux filles, dépourvues de tout diplôme.

Au début du siècle c'est dans l'Italie tout entière que sévissait le paludisme, provoquant une mortalité considérable. Dans les années trente, des progrès certains firent régresser la maladie : l'assèchement des Marais Pontins, où se développaient les moustiques transmetteurs, puis la découverte des insecticides, notamment le DDT, et parallèlement les progrès dans le traitement par les dérivés de la quinine et antipaludiques, Mais hélas, ces progrès n'arrivèrent pas jusqu'à Matera ni Aliano.

Lors de son escapade à Grassano, il consulta les deux médecins du village qui lui donnèrent de précieux conseils : "Depuis quelques années on prenait à Grassano des mesures systématiques de prophylaxie et même d'assainissement et les cas avaient diminué".

Et Levi fait ce constat : La malaria, (mauvais air en italien...) autre nom du paludisme, "est un fléau bien pire qu'on ne l'imagine. Elle frappe tout le monde et, mal soignée, dure toute la vie. Elle met les gens hors d'état de travailler... La maladie naît de la misère, des argiles déboisées, des fleuves abandonnés, d'une agriculture sans ressources, et elle engendre à son tour la misère, dans un cercle infernal". p.201

Elle atteignait les enfants dès leur plus jeune âge. Voici la description que fait C.L. de ces enfants que les mères lui apportent pour qu'il les soigne. "Ils étaient tous pâles, maigres, avec de grands yeux noirs et tristes dans des visages de cire, avec des ventres enflés et tendus comme des tambours sur de petites jambes tordues et grêles. La malaria ... s'était déjà installée dans leurs corps sous-alimentés et rachitiques... Les femmes me suppliaient, me bénissaient, m'embrassaient les mains". Malgré le mort d'hier "elles disaient qu'elles avaient bien vu que je n'étais pas un médecin pour les chiens, mais un brave chrétien et que je guérirais leurs enfants" p.48.

Malgré un cruel manque de moyens, les tracasseries du podestat et l'hostilité des deux médecins du village, C.L. soigne ces paysans avec un dévouement exemplaire, mais tout en respectant leurs croyances et leurs superstitions.

Il expose qu'avec ces moyens dérisoires, il passait "d'étonnements en étonnements en voyant ces malades, que tout bon médecin aurait jugé perdus, aller mieux et guérir grâce aux soins les plus élémentaires" p.103

L'histoire de la vieille Maria en est une illustration. Cette vieille femme qui pensait sa dernière heure arrivée, à qui il dit, contre toute vraisemblance : "Tu guériras, sois tranquille... Dans un mois tu viendras seule jusqu'à ma maison au bout du pays pour me dire bonjour" p.113.

La vieille se rétablit et arriva chez C.L les bras chargés de cadeaux, bravant l'interdiction pour une femme de pénétrer seule chez un homme seul.

Sa sœur, Lucie, elle-même médecin, venue le visiter, lui apportera des médicaments, des ouvrages sur le paludisme, des revues médicales, mais elle ne trouva pas de stéthoscope à Matera. Aucune des deux pharmacies n'avait un tel instrument et "les deux pharmaciens n'avaient pas la moindre idée de ce que c'était". Après la description qu'elle leur en a faite : "ils me dirent qu'un objet de ce genre j'aurais pu le trouver à Bari, mais qu'à Matera on n'en avait jamais entendu parler." p.95. Lucie, effarée par la misère et les conditions de vie des paysans, préconise des mesures simples qui ne pourraient qu'améliorer la situation ; elle aurait volontiers donné de son temps pour une cause aussi juste. "Mais les choses, ici, sont plus compliquées qu'elles ne le paraissent aux esprits clairs des hommes bons et justes."

On ne trouvait pas de médicaments, ou ils coûtaient trop cher, ou ils donnaient lieu à une exploitation de la part des médecins et des pharmaciens.

Tel le fils de "la Parrocola" atteint de la maladie du charbon. La provision de sérum étant épuisée, C.L. envoie la mère du jeune à Sant'Archangelo avec trente lires pour trois ampoules. Après vingt kilomètres aller et retour, la femme ne rapporte que deux ampoules que le pharmacien lui a vendues pour un prix unitaire de quinze lires alors que le prix marqué est de huit lires soixante quinze.

Désireux de faire quelque chose pour endiguer la malaria, C.L. en parle à plusieurs reprises au podestat qui l'écoute mais ne fait rien. Il décide de lui envoyer un mémoire écrit de vingt pages préconisant des travaux simples mais efficaces. Magalone le félicite et déclare montrer ce rapport au Préfet pour avoir son aide. A son retour de Matera, le podestat lui dit que "Son Excellence était enthousiasmée par mon travail...tout ce que je demandais... serait accordé... Don Luigino était rayonnant... tout paraissait donc aller pour le mieux". p.249

Pour toute réponse arriva un télégramme du commissariat de Matera interdisant à C.L. "de s'occuper de questions médicales et d'exercer à Gagliano sous peine d'emprisonnement." Etait-ce le résultat du mémoire ? ou les manœuvres des médecins du village ou la crainte de voir C.L. devenir populaire car, écrit-il " ma renommée de médecin miraculeux allait croissant et... des villages éloignés, des malades venaient me consulter." ? En tout cas "le Docteur Gibilisco triomphait".

Le lendemain matin il fut appelé en urgence pour un homme gravement malade. Malgré sa demande de lever temporairement l'interdiction, d'autres démarches et l'insistance du paysan revenu une seconde fois le chercher, il ne peut agir. Il fallut toute la journée, passée "en palabres, en tasses de café et galettes", pour arriver à un compromis. Ce fut une véritable scène de vaudeville ! En l'absence non avérée des deux médecins de Gagliano, C.L. est autorisé à se rendre au Pantano, à deux heures de cheval. Mais il s'agissait d'une péritonite avec perforation qui n'aurait pu être soignée que par la chirurgie. Il était déjà trop tard et C.L. ne put que calmer les douleurs du mourant avec quelques piqûres de morphine.

En rentrant au village, il voulut s'arrêter à Gaglianello. Il s'aperçut avec stupeur qu'il était très attendu. : "Les paysans et les femmes étaient descendus sur la route pour me faire bon accueil ; les malades les plus étranges s'étaient fait porter sur le seuil des maisons pour que je les voie. On aurait dit une cour des miracles... de vieilles maladies, soignées seulement par des sortilèges, s'étaient amoncelées sur ces corps... Je passai presque toute la matinée à errer dans ces taudis, au milieu de ces malariques décharnés, de ces fistules anciennes, de ces plaies gangrenées, distribuant au moins mes conseils puisque je ne pouvais écrire d'ordonnance, et buvant le vin de l'hospitalité". p.257

Mais il était attendu aussi à Gagliano où les paysans mettaient sur le compte du podestat et de ses atermoiements la mort du malade de Pandano.

"En tant de mois, c'était le premier, l'unique mort parmi ceux que j'avais soignés ... j'étais

pour eux un guérisseur miraculeux, et rien ne m'eût été impossible si j'étais arrivé à temps". La révolte saisit tous ces gens à qui le pouvoir voulait enlever la seule personne qui avait jamais pris leur misère en considération. "Ils sortaient des maisons armés de fusils de chasse et de haches" prêts à brûler la mairie et à tuer le podestat. p.259

C.L. eut fort à faire pour calmer cette légitime colère. Après plusieurs vaines manifestations, les paysans venaient chez lui à la nuit tombante pour se faire soigner. Il était sûr de leur discrétion. Mais il ne pouvait exercer son art que de façon très limitée. "Il ne m'était plus possible de faire des bandages, ni de ces petites interventions chirurgicales qui, étant visibles, auraient dévoilé à tous notre secret".p.265

Puis le podestat finit par autoriser "un modus vivendi" qui devait durer jusqu'à la fin du séjour du médecin. "je faisais le médecin à moitié, avec un demi-consentement non explicite, et seulement dans la mesure où la chose pouvait rester secrète."p.267

Un incident faillit raviver la haine des paysans. C'est l'épisode du jeune homme de Gaglianello blessé par une faucille, avec un besoin urgent d'une ligature. LEVI l'envoya chez le Dr Millilo en lui proposant de "l'assister" pour cette délicate intervention, ce que le médecin refusa avec mépris. Mais la ligature avait été si mal faite qu'elle n'avait fait qu'aggraver les choses. Le lendemain le paysan revenait chez C.L. après une grosse perte de sang. Une intervention était nécessaire. Levi, impuissant, réussit seulement à faire évacuer le malade vers un chirurgien à Stigliano.

• Carlo LEVI le peintre

C'est sa véritable vocation. C'est la carrière qu'il a choisie et lorsqu'il est envoyé en Basilicate, il est déjà un peintre reconnu. Il expose régulièrement.

Il a pu heureusement emporter avec lui ses chevalets, ses toiles, et tout son matériel.

En quête de solitude il s'installe au cimetière, le seul endroit où il est autorisé à aller et qui sera le premier sujet de ses tableaux. Mais cette occupation paraît suspecte au brigadier qui en avise le podestat lequel envoie un gendarme chargé de le surveiller. p.81 Il peint la lune, les ravins, les collines, les masures et fascine ceux qui le regardent créer : « Ils ne finissaient pas de s'étonner des images qui apparaissaient, comme par enchantement, sur la toile et qui étaient vraiment les maisons, les collines ». Cette capacité à transposer le réel, à l'immobiliser en perpétuant sa présence est perçue comme un pouvoir de vie ou de mort. Le gendarme va jusqu'à lui demander de faire de la photographie de sa mère morte un agrandissement « comme pour lui rendre les couleurs de la vie ».

Il peint des natures mortes, il fait souvent poser les enfants. Il aurait souhaité faire des portraits de paysans mais les hommes avaient affaire aux champs et « les femmes se dérobaient bien que flattées de sa requête ».

Sa servante Giulia a peur de sa peinture, craignant l'influence et la puissance que le peintre aurait exercées sur elle, comme elle croit qu'il les exerce sur tout ce qu'il peint. Elle n'accédera à sa demande que lorsqu'il feindra d'exercer des violences sur elle.

Les enfants l'ont adopté comme lui-même les a adoptés. Il dit : « Ils étaient devenus mes amis ».

Attirés d'abord par le chien Barone, ils viennent frapper à sa porte à toute heure du jour. Ils courent lui rendre toutes sortes de services avant même qu'il ait exprimé le moindre souhait. Ils sont une vingtaine à l'accompagner lors de ses séances de peinture et se disputent l'honneur de porter sa boîte, ses chevalets, ses toiles. De même qu'ils se disputent le moindre objet jeté par Levi. p240 Le peintre se souvient de quelques-uns de ces enfants qui étaient toujours autour de lui et dont certains l'ont beaucoup étonné p.241 et s.

Giovanni Fannelli, qui, cherchant à imiter Levi, se mit à peindre en secret, à l'aide des tubes de peinture vides et des pinceaux déplumés jetés, sur des vieux morceaux de chemises qui lui servaient de toiles. Prévenu par les autres enfants, Levi découvrit avec surprise un certain talent dans ces « peintures informes, ces taches de couleur non dépourvues de charme ». Il se demandera plus tard si cet enfant a pu réaliser son rêve. « Je n'ai jamais vu personne espérer si fermement qu'une révélation surgirait spontanément du travail, et avoir tant de confiance dans la répétition de gestes techniques comme dans une formule magique »

Le fils de la Parracola, « à la grosse tête ronde sur un corps chétif »

Michelino « aux yeux noirs et opaques, héritage de larmes ancestrales »

Tonino, « gamin à la petite tête brune, rasée et aux yeux perçants, de vraies têtes d'épingle, le fils du tailleur revenu de New York, qui avait déjà en lui un reflet de la désillusion paternelle".

Antonino qui tenait au privilège de passer les tubes de couleur à mesure des besoins du peintre.

- **Carlo LEVI, l'ethnographe observateur :**

Deux journées suffisent à Carlo Levi pour dresser les plans de l'architecture sociale du village : d'un côté les seigneurs (les *galantuomini*), de l'autre les paysans appelés péjorativement *cafoni* (mot qui se traduit par mufle, goujat, butor), les premiers dominant les seconds dans une survivance du droit féodal.

Les seigneurs

Il existe en fait deux partis chez les *galantuomini*. Le premier autour du Docteur Millilo, à première vue "brave homme complètement gâteaux". Levi ne comprend qu'une chose : "c'est que de médecine il ne sait plus rien, si jamais il en a su quelque chose".p.21. Il est l'oncle du podestat et à ce titre détient actuellement le pouvoir.

Le second parti est celui du Docteur Gibilisco. Celui-ci est l'ennemi du podestat, il se promène solitaire et avec un visage marqué par la colère sur la place du village où se tiennent le soir tous les seigneurs du lieu. Il veut lui aussi montrer son savoir à Levi : "Mais son ignorance est pire que celle du vieux... Il ne sait qu'une seule chose, c'est que les paysans existent seulement pour que Gibilisco puisse les visiter et se faire donner en retour argent et ravitaillement ; ceux qui lui tombent entre les griffes doivent payer pour ceux qui lui échappent. L'art médical n'est pour lui qu'un droit, un droit féodal de vie ou de mort sur les *cafoni*". p.23

C.L. est le témoin privilégié de leur passion unique "cette chaîne de haines qui remontaient tout au long des générations". Entre les deux factions, dominées par les deux médecins qui ont en partage la même ignorance, le docteur Carlo Levi doit faire pencher la balance. Chacun des partis accuse l'autre des pires crimes et les mêmes histoires lui sont rapportées, mais vues sous un autre

angle passionnel. Désabusé, Levi constate : "Maintenant, comme demain et toujours, en passant par l'unique rue du village, je les reverrai sur la place et écouterai sans fin leurs plaintes haineuses. Qu'étais-je venu faire ici ?"

Le Gagliano fasciste marche au pas : on convoque la population "à dix heures précises" pour entendre les discours radiodiffusés, à grand renfort d'hymnes, de drapeaux agités... de discours sur la grandeur retrouvée de Rome... Mais ces démonstrations se heurtent à la plus complète indifférence. Dans l'Italie mussolinienne "Les seigneurs étaient tous inscrits au Parti... uniquement parce que le Parti, c'était le Pouvoir et ils se sentaient naturellement partie de ce pouvoir".p.85

Chez don Luigi Magalone, le petit duce villageois, cette possession personnelle doit s'exhiber à tout instant : dans sa tenue, dans son verbe, plein de suffisance, malgré "sa petite voix aigüe de châtré" et surtout dans la cérémonie quotidienne qu'est devenue sa tâche d'instituteur.

Levi constate qu'il "est tout fier de pouvoir, pour la première fois, exercer son autorité sur un monsieur, un peintre, un médecin, un homme cultivé." p.19 Les autres *confinati* c'est de la racaille". Il cherche à attirer C.L. dans son camp, ce qui ne l'empêche pas d'observer à la lettre le règlement (il craint d'être dénoncé s'il octroie des passe-droits à Levi): Interdiction de rencontrer les autres *confinati*, respect des horaires, interdiction de dépasser les limites de la commune, censure du courrier... Il fait même de l'excès de zèle.

Hypocondriaque, il se fait soigner par Levi: "Le malade imaginaire avait enfin un médecin à sa disposition" Il exigera même son intervention malgré l'interdiction d'exercer qui frappe le médecin, car il se considère "au-dessus des règlements".

Pour arriver à attirer Levi dans son camp, Magalone dispose d'un atout précieux : sa sœur donna Caterina, qui va se charger de cette opération subtile en déployant tous les charmes de son intelligence politique : "30 ans environ, petite et grassouillette, à la peau luisante et jaunâtre et des dents gâtées qui lui donnaient un aspect malsain".

Elle est la vraie maîtresse du village car l'épouse de Nicola Ciuscanna, seul homme de Gagliano parti combattre en Abyssinie. En fait il y fut expédié par Caterina qui le soupçonnait d'être l'amant d'une des filles du pharmacien (donc du camp adverse). Mais de plus elle s'était persuadée que cette fille voulait l'empoisonner. L'époux adultère était devenu un héros, donna Caterina était la femme d'un héros. Mais cette histoire avait encore attisé les rivalités entre les deux camps.

Levi écrit : "La haine traditionnelle, la lutte personnelle pour le pouvoir dans le village, alimentée par ces nouvelles raisons, se fit violente et féroce".p.65 "Et me voilà arrivé, constate Levi, pour aider donna Caterina dans l'accomplissement de ses vengeances".

Et pourquoi pas le marier à une de ses nièces, les deux filles du docteur Millilo ? Leur portrait est assez repoussant : "elles étaient trapues, dodues, exubérantes, noires comme des sacs de charbon, avec des cheveux noirs et bouclés, des yeux noirs qui lançaient des flammes, des moustaches noires au-dessus de leurs grandes bouches charnues, et des poils noirs sur leurs bras et leurs jambes en perpétuel mouvement". D'après donna Caterina, "qu'aurais-je pu désirer de mieux au village qu'une fille de médecin ?" p.67

D'autres hommes, apparentés aux Seigneurs, mais sans le même pouvoir, ne sont cependant pas des *cafoni* :

- le brigadier, "le bras séculier du podestat ... un beau jeune homme au visage méchant" . Il regarde Levi "comme un criminel à tenir à l'oeil"

Il est l'amant de la sage-femme, "une femme haute et sèche au long visage de cheval ... avec les expressions sentimentales et excessives d'une divette de café-concert pour provinciaux". Mais il courtise secrètement "la belle Sicilienne de la mafia..splendide créature que personne ne voit jamais", assignée à résidence elle aussi. Cet homme a bâti sa fortune en rançonnant les paysans par des amendes de 10 livres, avec ou sans motif.

- Don Colosimo, "le petit bossu de la poste" qui connaît tout le monde et en cachette se fait le complice des *confinati* pour leur éviter la censure exercée par le podestat. Il inventera même un stratagème lorsque le règlement deviendra plus sévère.

Lucide, il analyse parfaitement le jeu des seigneurs. Soucieux des autres, il envoie le médecin chez don Trajella qui refuse de se soigner alors qu'il est atteint d'une grave maladie.

- Don Trajella, l'archiprêtre qui vit avec sa mère dans des conditions épouvantables. p.104 : "une seule assiette et un seul verre... des tas de livres par terre recouverts des excréments des poules" après avoir été aspergés de poix par des canailles. "Tout en lui respirait la lassitude d'une misère mal supportée... P. 50 "Pauvre vieillard persécuté et aigri, une brebis noire et malade au milieu d'une meute de loups". Il dit à C.L. "c'est un pays privé de la grâce de Dieu... la messe je la dis pour les bancs". "Il n'était aimé de personne et même exécré par les seigneurs du lieu". Magalone arrivera à le chasser après une mémorable messe de minuit pendant laquelle le podestat couvrira les paroles du prêtre en hurlant de colère aux cris de "Fascistes ! A moi, c'est un sacrilège" et en faisant chanter à tue-tête les hymnes fascistes par les ballilas p.228-229.

- Don Pietro Liguari, le successeur de Don Trajella, était l'opposé du pauvre archiprêtre misanthrope.

"C'était un mélange d'acteur, de prélat et de coiffeur, un croisement de Mussolini et de Ruggero Ruggeri." Il cherche à conserver les bonnes grâces de C.L. et réussit à lui confier le soin de jouer de l'harmonium. Grand succès puisque l'église est pleine. Mais lorsque le coiffeur remplacera Levi "l'église, à partir de ce jour, redevint presque déserte". p.292 et s.

- don Gennaro, le garde-champêtre, "au ventre omniprésent", espion du podestat.

- trois hommes qui n'interviennent pas dans le récit :

L'avocat S., "l'homme le plus riche du pays mais plein de mépris pour le monde dans lequel il est obligé de vivre".

L'avocat P., "gai jeune homme qui cherche à continuer sa vie d'étudiant". C'est un oisif.

Un nommé Poerio "dernier rejeton d'une famille de patriotes... sourd et malade... il mourra sans doute bientôt".

Les paysans

Dès les premières phrases de son livre Levi évoque : "ce monde en marge de l'histoire et de l'Etat ... cette terre sans consolation ni douceur, où le paysan vit, dans la misère et l'éloignement, sa vie immobile, sur un sol aride, en face de la mort". p.9

Dans les propos des seigneurs ils forment une masse indistincte. Aussi sont-ils définis par ce dont ils sont privés : ils ne parlent pas, ne chantent pas, n'ont pas de quoi payer les redevances... Pour Gibilisco, le médecin détesté, ce sont des menteurs, des ignorants, des ingrats.

Leurs conditions de vie sont misérables : la maison, d'une "seule pièce, presque entièrement occupée par un énorme lit... où dort toute la famille, le père, la mère et tous les enfants... L'espace est ainsi réparti en trois couches : par terre les bêtes, dans le lit les hommes, et en l'air les nourrissons". p.137 "Ils mangent du pain sec toute l'année, assaisonné parfois d'une tomate crue soigneusement écrasée, ou d'un peu d'ail et d'huile... p.29 Seule une petite source les alimente en eau, "un mince filet sort du tuyau rouillé... et tombe dans une auge en bois où, parfois, les femmes viennent laver". p.84

C'est en s'accommodant de ces conditions que Levi doit se résigner à sa nouvelle fonction de médecin. Il décrit les paysans "à première vue tous pareils, petits, brûlés par le soleil avec des

yeux noirs qui ne brillent pas et ne semblent pas regarder, comme les fenêtres vides d'une pièce sombre".p.89.

Leur vit est rythmée tel un "exode quotidien : ils se lèvent dans le noir parce qu'ils doivent faire qui deux, qui trois heures de chemin pour rejoindre leurs champs... Le soir ils remontent, sales de sueur et de poussière, les reins brisés par la fatigue et la tête bourdonnante de soleil, avec la monotonie d'une éternelle marée, dans leur monde obscur, mystérieux, sans espoir".p.70

Leur seule richesse est leur chèvre, qu'ils sont parfois contraints de sacrifier car l'impôt qui frappe ces animaux est une "calamité : il est presque de la valeur de la bête".

C.L. est adulé par les paysans qui voient en lui un être surnaturel. Arrivant à Gagliano au lendemain de la fête de saint Roch, une grande fête mariale le 16 août, lui et son chien Barone ("créature moitié baron et moitié chien") sont reçus comme une incarnation du couple légendaire de Saint Roch et son chien, d'autant qu'en ce pays, "celui qui vient de loin... paraît un Dieu". Il ressent une "compassion fraternelle" lorsqu'un paysan encore inconnu lui fait cette remarque en apprenant que Levi est un exilé : "Quelqu'un à Rome te voulait du mal" . Il constate : "Cette fraternité passive, cette souffrance en commun, cette patience résignée, solidaire et séculaire est le sentiment profond qui unit les paysans." p.87

"Pour les paysans, l'Etat est plus loin que le ciel, plus redoutable, car il n'est jamais de leur côté... la seule défense possible, contre la propagande, c'est la résignation... Rome n'est rien : c'est la capitale des seigneurs, le centre d'un état étranger et malfaisant... Aucun n'est inscrit au Parti, ni à aucun autre parti"

L'autre monde c'est l'Amérique. Les jeunes gens capables de faire leur chemin quittent le village ; les plus hardis vont en Amérique. New York serait la vraie capitale de la Lucanie. Gagliano compte 12000 habitants, 2000 gaglianésiens sont en Amérique.

Ils travaillent là-bas comme des bêtes de somme. Certains restent et deviennent américains. Mais pour ceux qui rentrent, la misère revient vite, "la même éternelle misère que lorsqu'ils sont partis" p 36, 85, 138.

Certains conservent le métier qu'ils avaient en Amérique, mais ils crèvent de faim, faute de clients solvables : ainsi Giovanni Pizzilli, le tailleur, le maçon Faccialorda rentré avec un gros magot obtenu à l'aide d'une escroquerie, un des trois coiffeurs...

1929, l'année de la grande crise, a stoppé presque complètement l'émigration vers l'Amérique. Les plus chanceux encore là-bas envoient des cadeaux à leur famille restée au pays.

Les distractions à Gagliano sont rares. Il y a les fêtes religieuses, Noël, les processions à la Vierge qui obéissent à des rites immémoriaux. "Les paysans avec leurs fusils de chasse bien astiqués ouvraient la fête... Derrière une pauvre Madone de carton-pâte colorié... marchait don Trajella avec une étole blanche jetée sur sa vieille soutane crasseuse... puis le podestat et le brigadier, puis les seigneurs, enfin les femmes suivies des enfants et du reste des paysans." p.132 . Il y eut une troupe de théâtre, la fête de Carnaval. Pour assister à tous ces événements don Luigi, magnanime, autorisait les *confinati* à dépasser l'heure imposée.

Mais surtout les paysans jouent à la *passatella*, les jours de fête ou pendant les longues soirées d'hiver. Souvent ce jeu finit mal : des disputes, des querelles, voire des coups de couteau., sous l'effet du vin, de la chaleur et des passions.... Don Luigi est lui aussi passionné de cette populaire joute oratoire, mais avec des partenaires choisis et le plus discrètement possible p.203

Quelques personnages tiennent une place à part à Gagliano et sont respectés par les paysans qui voient en eux des êtres extraordinaires :

- le fossoyeur, crieur public, craint et respecté pour les pouvoirs qu'on lui prête sur les bêtes et les éléments de la nature, et pour ses visions. p.75 à 79

- le *sanoporcelle*, qui vient pour stériliser les truies, amenées par les femmes qui les tiennent en laisse, lors d'une véritable cérémonie sanglante qui dure toute une matinée p.214 à 217
- le boiteux tueur de chèvre
- le coiffeur-dentiste, "un ancien caporal dans un service sanitaire pendant la guerre qui avait appris un peu de médecine" et en cachette arrachait les dents ou faisait les piqûres, remettait une épaule en place, faisait une saignée... Mais c'est lui aussi qui "tondait les chèvres, soignait les bêtes, visitait les cochons". p.141.

Les croyances et superstitions multiples, des esprits et des démons, interviennent dans la vie des paysans. Ils vivent plongés dans le monde des animaux enchantés. Les noms ont un sens et d'autre part tout a un double sens "la femme-vache, l'homme-loup" le chien de Levi, baron et chien. Ils racontent des histoires terrifiantes auxquelles ils croient : des dragons , des loups, des chiens féroces, des prédictions de mort p. 126, 127, 171, 206. Les interventions des *monacchini*, ces âmes d'enfants morts sans baptême, sont particulièrement craintes. Mais il y a aussi des esprits bons et protecteurs, des anges. p. 166 à 172. La sorcellerie populaire a une grande importance.

Il n'y a pas de place pour la religion "parce que tout participe de la divinité, parce que tout est réellement et non symboliquement divin, le ciel comme les animaux, le Christ comme la chèvre. Tout est magie naturelle."p.131 Les processions et cérémonies à l'église sont de cette nature.

La mort est omniprésente à Gagliano.

A son arrivée Levi constate que "le village paraît pavoisé pour une fête de la mort". Les étendards noirs qui encadrent la maison d'un mort ne sont enlevés que lorsqu'ils ont blanchi. Le deuil semble sans fin : la maison de la veuve est ainsi encadrée depuis trois ans ; donna Concetta, "au visage parfait de madone" est recluse avec sa soeur Maria depuis la mort de leur frère un an plus tôt...

Les rites de la mort, domaine des femmes, sont archaïques

Il y a encore les redoutables incantations de mort proférées par les femmes sorcières, dont et surtout Giulia.

les femmes

L'émigration qui a privé Gagliano d'un grand nombre d'hommes a tout changé : le pays appartient aux femmes. Pendant que les hommes sont aux champs, "le pays est abandonné aux femmes, ces oiseaux-reines, qui règnent sur le peuple grouillant des enfants". L'autorité des mères est souveraine.

Les femmes viennent, sous n'importe quel prétexte rendre visite à la veuve qui héberge Levi font mine de ne pas le voir et lui les perçoit toutes semblables. Mais il découvre en s'en amusant :

"Les femmes cachées sous leurs voiles sont comme des animaux sauvages. Elles ne pensent qu'à l'amour physique et avec le plus grand naturel". La femme dont le mari est en Amérique l'attend un an, voire deux, puis "l'occasion se présente et il naît un enfant".

Les enfants illégitimes ne sont pas "une honte véritable pour les femmes, ni pour les hommes. Il y a beaucoup de filles-mères ... les prêtres ont presque tous des enfants et personne n'y voit une atteinte à la dignité sacerdotale". On prête au vieux facteur, célèbre et honoré dans le village, 50 enfants ! p.116

Sa servante Giulia s'étonne que Levi "ne lui demande pas de faire l'amour... Tu es bien fait, lui dit-elle, il ne te manque rien... Tu es beau, tu es gras" signe distinctif des seigneurs bien nourris.

Cette Giulia Venere est la figure de femme qui émerge dans ce récit. "Femme grande et bien faite... taille mince...poitrine et flancs généreux... 41 ans, dix sept grossesses de 15 hommes différents" dont le prêtre, mari parti en Amérique. p.118

C'est donna Caterina qui la lui a choisie "Telle une reine", elle entre dans la maison dont

"elle connaissait tous les secrets et où elle avait vécu tant d'années ... régnant sur la cuisine et le lit du prêtre".

Elle était à présent la maîtresse du coiffeur albinos qui, jaloux, exigea qu'elle rentre à la maison.

Les femmes possèdent un pouvoir extraordinaire : la connaissance de la sorcellerie et de tous ses secrets. Aussi Levi est-il mis dès son arrivée en garde par le Dr Millilo : "Vous êtes un beau jeune homme... Vous plairez aux femmes d'ici. Toutes vous prépareront des philtres. N'acceptez jamais rien de ces paysannes". Et le docteur de l'informer "à l'oreille" que ces philtres sont fabriqués avec "le sang ca-ta-mé-nial ... elles le mettent partout, dans les boissons, dans le chocolat, dans les boudins, peut-être même dans le pain. Faites attention". Levi n'a jamais suivi ces conseils : "J'ai affronté chaque jour le vin et le café des paysans même si c'était une femme qui me les préparait... Ils ne m'ont fait aucun mal... Au contraire peut-être m'ont-ils aidé... à pénétrer dans ce monde ... des paysans où l'on n'entre pas sans une clé magique".p.21

Et Levi d'expliquer : "La sorcellerie populaire soigne à peu près toutes les maladies et presque toujours par la seule vertu de formules et d'incantations", comme *l'abracadabra*, papier ou amulette suspendu au cou du malade comme le seront quelquefois les ordonnances du médecin, non exécutées bien sûr. Il ajoute : "je respectais les *abracadabra*... préférant être leur allié que leur ennemi. D'ailleurs les pratiques magiques d'ici sont toutes inoffensives et les paysans n'y voient aucune contradiction avec la médecine officielle". p.269

Giulia était la plus savante des sorcières de Gagliano, spécialement pour la confection des philtres. p.121 : "Les filles avaient recours à ses conseils pour préparer leurs breuvages d'amour... elle savait soigner les maladies avec des incantations et même faire mourir qui elle voulait". Elle finit par enseigner à Levi "ses philtres et les enchantements d'amour"p.176 puis à la fête de Noël, seule date où elle pouvait enfreindre l'interdiction à "l'initier à ces rites terribles" que sont les incantations de mort. "A la fin, elle se laissa amener à m'initier à ces rites terribles qui, par la seule vertu de la parole, attaquent l'une après l'autre toutes les parties vivantes d'un homme, le frappent, le dessèchent et le mènent au tombeau".

Et facétieux, il se demande : "rapporterai-je ici quelques-unes de ces épouvantables incantations, qui seraient peut-être d'une très grande utilité au lecteur, par les temps qui courent ? Hélas ! Non ce n'est pas Noël ! Je suis lié par un serment". p.234

Les rites de la mort sont aussi le domaine des femmes. La mort du malade de Pantano dont il a accompagné l'agonie a beaucoup marqué Levi : "Il n'avait pas fini de mourir que, déjà, les femmes baissaient les paupières sur ses yeux écarquillés et commençaient les lamentations. Ces deux gracieux papillons noirs et blancs, aux ailes fermées, se muèrent soudain en deux furies. Elles déchirèrent leurs voiles et leurs rubans, défirent leurs vêtements, griffèrent leurs visages jusqu'au sang et commencèrent à danser à grands pas dans la pièce, se frappant la tête contre les murs et chantant sur une seule note très haute le récit de la mort... C'était une unique note longue, monotone, déchirante. Il était impossible de l'écouter sans être envahi par un sentiment d'angoisse physique irrésistible ; ce cri vous nouait la gorge, semblait vous pénétrer dans les entrailles."

Effectivement Levi est submergé par l'émotion : "Pour ne pas fondre en larmes, je pris rapidement congé et je sortis, avec Barone, dans la première lumière du matin". p.256

Lorsque pour la fête de Carnaval, Levi confectionne pour les enfants des masques ressemblant à des têtes de mort, les femmes effrayées fuient "parce qu'ici tout symbole est réel et ces gamins étaient vraiment, ce soir-là, un triomphe de la mort."

Enfin il y a *les enfants* "adorés, choyés par les mères qui tremblent continuellement pour leurs maladies, qui les allaitent pendant des années... les portent avec elles" même quand elles ont sur la tête l'amphore pleine. p.116

Levi les aime. Il écrit p.245 : "Tous ces enfants avaient quelque chose de singulier : ils tenaient de l'animal et de l'homme adulte, comme si, à la naissance, ils avaient recueilli tout prêt un fardeau de patience et la conscience obscure de la douleur. Leurs jeux n'étaient pas les jeux ordinaires des enfants du peuple... Les bêtes étaient leurs seuls compagnons... ils savaient se taire... ils étaient impénétrables comme les paysans, dédaigneux d'un impossible réconfort. Ils avaient aussi la pudeur paysanne qui défend au moins l'âme dans un monde désolé. Ils étaient en général beaucoup plus intelligents et précoces que les enfants des villes". p.245 Et Levi s'aperçoit que ces enfants sont avides d'apprendre.

. C'est ainsi qu'en voyant un jour Levi écrire, ils lui demandent de leur apprendre. "A l'école ils n'apprenaient rien, avec le système des coups de baguette, des cigares, des conversations du haut du balcon, des discours patriotiques ... ils sortaient de l'école illettrés" Ils viennent le soir chez Levi qui regrettera plus tard de n'avoir pas été meilleur enseignant.

Leurs occupations étaient simples. A l'approche de Noël, ils fabriquaient leur *cupo cupo*, instrument rudimentaire d'où sortait un grondement monotone qui accompagnait des ritournelles improvisées. Ils parcouraient le village et s'arrêtaient devant les maisons des seigneurs. "Ces pauvres chants et le son du *cupo cupo* résonnaient dans les rues sombres comme le bruit de la mer dans le creux d'un coquillage." p.223

En écrivant ce livre, Levi tient en partie la promesse faite aux paysans en les quittant ("je reviendrai"). Dans cet ouvrage exceptionnel, à mi-chemin entre le pamphlet contre la dictature et le document sociologique, il rend hommage à ses amis en dénonçant l'insoutenable dureté de leur vie. Il fait ainsi éclater au grand jour le scandaleux problème du *Mezzogiorno*. Avec le succès que l'on sait.

NB. les pages auxquelles il est renvoyé sont celles du Livre de Poche folio.

,

